

Emmanuel Puig
ATER / IEP de Bordeaux
e.puig@sciencespobordeaux.fr

9^{ème} Congrès de l'AFSP – Table ronde n° 6

LES VIOLENCES SYMBOLIQUES DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES

Panel 3 : Les violences symboliques dans les pratiques discursives

Le point de vue scolastique comme forme de domination symbolique. Généalogie d'une appréhension de la « menace chinoise » dans la discipline américaine des Relations internationales : Mahan, Spykman, Mearsheimer.

Un survol rapide de la littérature contemporaine en RI suffit pour s'en apercevoir : la question de l'avènement de la puissance chinoise est devenue un tropisme disciplinaire. Depuis la fin de la guerre froide, la question de l'avenir de la Chine est abordée par différentes approches, mais elle constitue surtout une priorité pour l'agenda réaliste. Ces approches réalistes appréhendent la question chinoise selon deux angles : le premier met l'accent sur l'équilibre des puissances, le second sur les cycles hégémoniques. A travers ces deux axes, l'horizon logique demeure le même : la montée en puissance de la Chine menace l'ordre international contemporain.

Depuis sa formulation moderne dans les années 1950, le réalisme a progressivement constitué sa matrice logique sur une ontologie rationaliste à la suite des évolutions du behaviorisme. Les discours savants qui appréhendent la Chine selon le principe de l'équilibre des puissances instituent ainsi la théorie en norme universelle de la pratique et développent une représentation objectivement menaçante de la Chine. En d'autres termes, en agissant comme si le modèle intellectuel constituait le principe effectif et efficient de la réalité internationale, ces auteurs ont systématisé une forme d'antagonisme entre les Etats, et plus particulièrement entre la Chine et les Etats-Unis. Pourtant, il nous semble qu'une des visions contemporaines de la « menace chinoise » – celle développée par le réalisme *offensif* de Mearsheimer – démontre que l'ontologie rationaliste n'est pas parvenue à neutraliser les fondements *politiques* dans les discours contemporains.

L'ambition de cette communication est d'effectuer une généalogie de l'appréhension de la Chine par trois générations d'internationalistes étasuniens, afin de démontrer la mobilité et les mutations progressives de l'appréhension de la « menace chinoise » à travers le prisme de l'équilibre des puissances. Inscrite dans le prolongement d'une expérience sociale, (l'expansionnisme étasunien pour Mahan, la Seconde Guerre mondiale pour Spykman et la fin de la Guerre froide pour Mearsheimer), la représentation de la Chine comme « contre balancier » a toujours véhiculé un rapport de domination symbolique que le développement d'un discours « scientifique » en RI a autonomisé et naturalisé. Que cet équilibre des puissances s'établisse entre races et civilisations chez Mahan, entre entités géostratégiques chez Spykman ou entre puissances étatiques chez Mearsheimer, ces systématisations ont toujours correspondu à une logique d'ascendance politique à l'encontre de la Chine. Ces discours ont ainsi (notamment) en commun de défendre la nécessité d'une intervention des Etats-Unis sur le destin de la Chine. Mais depuis que la discipline des RI constitue un champ autonome où est produit une forme particulière de savoir, l'héritage *politique* des premières conceptualisations tend à s'effacer sous les assauts de l'ontologie rationaliste.

Aussi, en procédant à la généalogie de ce point de vue scolastique qui se pense comme universel et anhistorique, nous démontrerons dans cette communication comment une forme contemporaine de discours réaliste légitime et perpétue une forme de domination symbolique envers la Chine.

1- Les formes élémentaires d'une science de la domination : la géopolitique de Mahan

A la fin du XIXe siècle, la nécessité pour les Etats-Unis d'étendre leur influence et de conquérir de nouveaux marchés par le biais des armes requerra un système de justification légitimant l'ampleur d'une telle action. A cette fin, les discours légitimateurs de l'expansionnisme puisèrent dans les répertoires de la « destinée manifeste » du peuple américain, de la hiérarchie des races, de la mission divine, du darwinisme social et du progressisme, pour former un ensemble cohérent et varié de discours. Conformément à la prédominance du positivisme sur l'ensemble des activités intellectuelles de l'époque, la recherche de raisons rationnelles et scientifiques à cette expansion mobilisa une large portion des intellectuels américains.

C'est au sein de cette entreprise d'envergure que naquirent les prémisses de la géopolitique à travers les écrits de l'Amiral Alfred Thayer Mahan. Partisan de l'expansionnisme américain, Mahan, désireux de trouver le moteur de l'histoire sous l'apparente incohérence des faits, développa une pensée stratégique fondée sur un ensemble de postulats essentialistes et indémontrables¹. Scrutateur inquiet de l'évolution de l'Asie, Mahan eut un effet décisif sur l'appréhension de la Chine aux Etats-Unis : il fut le premier à recouvrir durablement certains des aspects mythiques du « péril jaune » sous un *apparatus* scientifique.

Selon Mahan, la Chine était une des plus grandes menaces en devenir. Soumise au joug des impérialismes, elle n'en suivrait pas moins une trajectoire prévisible, conformément

¹ Claude Raffestin avec Dario Lopreno et Yvan Pasteur, *Géopolitique et histoire*, Lausanne, Payot, 1995, p. 103.

aux lois de l'histoire et à celles de l'expansion sous la pression démographique d'un peuple innumérable. Cette vision, commune à son époque, perçait déjà dans le propos introductif d'une réflexion sur l'indispensabilité d'Hawaii dans le dispositif de domination maritime des Etats-Unis :

« On semble avoir oublié un aspect de la récente révolution à Hawaii : c'est la relation qu'ont les îles non pas uniquement avec nous et les pays européens, mais également avec la Chine. Le grand nombre de Chinois (si l'on considère la population totale) qui s'est à présent installé dans les îles rend clairement visible l'importance vitale que cela pourrait prendre dans le futur. Il est une question qui concerne le monde civilisé en son entier et non pas seulement les États-Unis : les Îles Sandwich, avec leur importance géographique et militaire (...), seront-elles dans le futur un bastion de la civilisation européenne ou un avant-poste de la barbarie chinoise ? »²

Le développement certain de la Chine et son expansion territoriale par le biais de sa population s'inséraient ainsi dans un inexorable mouvement historique qui allait voir s'opposer deux entités géographiques pour la domination du monde³. Mahan considérait que la situation géographique et le remarquable fonctionnement des institutions démocratiques de son pays avaient eu tendance à implanter chez ses concitoyens un confort moral et un manque d'attention envers ce qui se passait hors de leurs frontières⁴. Or, c'était justement hors de ces frontières que se tenaient les plus grands périls et il fallait dès à présent, pendant que les conditions étaient favorables, réaliser une expansion politique et un déploiement militaire afin de sécuriser le sol étasunien. Pour Mahan, l'inertie commune aux peuples barbares ne devait pas tromper les observateurs de la politique asiatique, car, comme chez tous les peuples du monde, le progrès et la modernité technologique pouvaient avoir des conséquences encore imprévisibles sur un tel pays. Et c'est cette imprévisibilité qui motivait Mahan à prendre les devants sur la question chinoise.

Une des craintes primordiales de Mahan était que la Chine ne se développe en dehors de l'influence et du contrôle occidental. Conformément à la représentation mythique de la population chinoise comme formant une horde, une vague, une déferlante massive, Mahan redoutait que ces chinois ne se meuvent un jour comme un seul homme pour envahir l'Occident. De ce fait, il redoutait que ce que les Japonais avaient réussi à faire en un laps de temps assez court, sur un territoire confiné et avec une population de quarante millions d'individus, puisse être envisagé au sujet de la Chine en démultipliant les proportions.

La logique inexorable du danger mythique perçait sous l'évocation de la « masse inerte » susceptible de se réveiller soudainement et « d'enterrer » la civilisation dans un spasme historique. Quand Mahan écrivit ces lignes en 1893, le « péril jaune » était largement répandu dans les villes étasuniennes et dans les milieux politiques déjà sensibilisés par les actions des mouvements antichinois. De fait, l'évocation de ce péril ne fut en rien une action

² Alfred T. Mahan, *The Interest of America in Sea Power, present and future*, Londres, Sampson Law, Marston & Company, 1897, p. 31.

³ Cette croyance de Mahan faisait notamment suite à la victoire japonaise face aux troupes russes à Port Arthur.

⁴ Alfred T. Mahan, *The Interest of America in Sea Power*, p. 177-179, et p. 239-242.

de propagande destinée à faire valoir une ambition impérialiste, ce fut au contraire une des raisons qui motiva chez lui cette ambition. Pour Mahan, « l'antagonisme des devenirs » entre les Chinois et les Américains était une donnée tangible de la réalité internationale, comme l'était celle du risque croissant de voir déferler une horde de Chinois sur les rives américaines. Et c'est précisément à partir de cette conception d'un « antagonisme des devenirs », agrémenté chez lui d'un système d'explication historique prenant en compte l'impérialisme nippon, que la nécessité d'assurer les fondements stratégiques de la domination du Pacifique par la marine américaine vit le jour.

Persuadé que la marche du monde était guidée par des causes géographiques et physiques auxquelles se rajoutait le poids des déterminismes raciaux, il considérait qu'il était possible de retrouver à travers l'histoire les causes majeures (*leading causes*) ayant déterminé le monde contemporain⁵. De même, il soutenait qu'il était plus difficile, mais bien plus important, de retrouver l'enchaînement de ces déterminismes dans le présent : « *Ici réside toute la différence entre l'histoire et la prophétie. Néanmoins, bien que la première soit plus certaine, la seconde est plus urgente* »⁶. Conscient de l'importance des imprévus, il demeurait ainsi persuadé de pouvoir déceler les grandes tendances du monde en fonction desquelles il convenait que les États-Unis agissent.

Aussi, la contribution fondamentale de Mahan a été de poser les jalons de ce que John Agnew a nommé une « géopolitique naturalisée », c'est-à-dire les fondements d'une réflexion politique qui envisageait le caractère déterminant des conditions géographiques et environnementales d'un État placé dans une lutte « naturelle » pour sa survie⁷.

De ce fait, ses argumentaires ne furent jamais formulés en fonction d'une ambition politique, mais toujours en fonction d'une nécessité naturelle et impérieuse. Pour Mahan, le destin des États-Unis (donc sa politique), était surdéterminé par un ensemble de causes naturelles : l'insularité du pays, son étendue et sa race blanche dominatrice parvenue à un degré incomparable de développement. Fondée sur ces observations, toute sa prospective fut placée sous le sceau du déterminisme physique et d'une logique aussi élémentaire qu'indiscutable. Bref, toute la force de l'analyse de Mahan fut de dépolitiser les formes de domination à l'échelle du monde pour les naturaliser. Le monde n'obéissait pas aux contingences de la politique internationale, mais à des « causes majeures » naturellement inscrites. Le développement ou l'arriération des peuples était ainsi le produit de conditions naturelles (*id est* divines), de l'espace et de la situation des contrées qu'ils peuplaient.

C'est à ce moment précis que bascula la hiérarchie des importances dans l'appréhension de la menace chinoise. La performativité politique de la géopolitique rudimentaire de Mahan engendra une nouvelle forme de pouvoir : déjà connue et dominée politiquement, la Chine était désormais dominée épistémologiquement⁸. Jusqu'alors perçue comme un pays archaïque abritant une masse innombrable d'individus, la Chine était envisagée à travers un antagonisme mythique procédant de la *nature* des Chinois et de leurs qualités *raciales*. Or, à compter de la conceptualisation de Mahan, ce déterminisme bascula

⁵ *Ibid.*, p. 51.

⁶ Alfred T. Mahan, *op. cit.*, p. 51.

⁷ John Agnew, *Geopolitics: Re-Visioning World Politics*, Londres, Routledge, 2003, p. 93-101.

⁸ *Ibid.*, p. 94.

d'une essence raciale à une mécanique historico-géographique prenant en compte l'influence des conditions physiques et environnementales sur le gouvernement des hommes.

Conformément à son ambition de stratège progressiste, il réunit dans la même équation les causes naturelles et politiques en faisant des dernières les conséquences mécaniques des premières. La relation déterministe entre l'environnement physique et le comportement politique des Etats qui fut établie à cette époque posa les jalons d'une appréhension rationalisée et domestiquée de la réalité internationale.

Chez Mahan l'antagonisme était magnifié par cet espace océanique à conquérir symbolisant la dernière frontière entre l'Est et l'Ouest. Mais l'on retrouva aussi chez Nicholas Spykman cette idée de la distinction géopolitique et de l'exclusivité mutuelle des appartenances entre la Chine et les Etats-Unis.

2- Rationaliser et maîtriser : la géopolitique de Spykman

Pour Spykman, bien plus influencé par Mackinder que par Mahan⁹, la situation géographique des Etats-Unis constituait un désavantage politique, la puissance résidant d'après lui au coeur des étendues terrestres. *A contrario*, la Chine, malgré le handicap constitué par la pauvreté de sa population, bénéficiait des conditions naturelles afin de devenir un jour une grande puissance¹⁰. Grâce à sa situation géographique, et du fait de l'essor de son nationalisme, cette trajectoire historique ne faisait aucun doute pour Spykman¹¹.

Rattachée à la masse de l'*heartland* et insérée dans le *rimland*, la Chine possédait les déterminants d'une puissance terrestre à vocation maritime (donc expansive). Le danger était alors que la Chine réussisse à sécuriser son assise continentale, c'est-à-dire sa frontière avec l'URSS, et qu'elle développe à partir de là une ambition politique de domination régionale. La disparition de la puissance japonaise allait redessiner l'équilibre des puissances en Asie et la Chine était la plus à même de s'imposer comme la nouvelle puissance régionale :

*« En Asie, l'équilibre des puissances a été menacé, par le passé, par la nation qui était en position de contrôler l'accès maritime au littoral continental. Avec sa défaite au cours de cette guerre, le Japon va perdre le contrôle de l'accès maritime au continent, et la Chine restera le plus grand et le plus puissant pays de la région. »*¹²

⁹ De son aveu même car Spykman était un géopoliticien convaincu de la prépondérance de la puissance terrestre. Cette prépondérance est attestée par sa conception du *rimland* fondée à partir de celle de *heartland* chez Mackinder.

¹⁰ *The Geography of Peace*, p. 29.

¹¹ *Ibid.*, p. 53.

¹² *Ibid.*, p. 58.

Si la géopolitique de Spykman était débarrassée des insertions métaphysiques qui jalonnaient celle de Mahan, elle n'en demeurerait pas moins fondée sur un ensemble de préceptes indémontrables. Tout comme il croyait en l'irrémédiable conflictualité de l'existence sociale, il fonda l'intégralité de sa conceptualisation sur les réifications de la conceptualisation de Mackinder¹³. Néanmoins désireux de s'émanciper des systèmes d'explication totalisants qui naturalisaient l'histoire, Spykman avait pour ambition de réintégrer les dynamiques politiques, c'est-à-dire les changements sociopolitiques et les variations de puissance, au sein du cadre déterminant de la géographie¹⁴. Le principal intérêt d'un Etat était selon lui de préserver sa sécurité. Celle-ci dépendait à la fois de son environnement géographique, mais aussi politique au regard de la distribution de la puissance entre cet Etat et ses voisins. De fait, la sécurité des Etats ne pouvait être assurée que si un « équilibre des puissances » (*Balance of power*) s'établissait entre eux.

Cette notion, déjà présente chez Mahan, fut centrale dans la conceptualisation de la politique internationale de Spykman. Ce dernier établit sur les fondements déterministes de la géopolitique classique une interprétation systématique de la conflictualité dans les relations internationales : les ressources des nations étaient dépendantes de leur milieu naturel sur lequel venaient se greffer les évolutions sociopolitiques et technologiques. Par conséquent, les changements inhérents à chaque société pouvaient entraîner des répercussions sur la puissance d'un Etat, changements qui, s'ils altéraient l'équilibre des puissances pouvaient dégénérer en conflit.

Dès lors, il apparaissait nécessaire à Spykman que les Etats-Unis interviennent en Asie afin de stabiliser, voire de contrer, le développement d'une puissance chinoise qui ne manquerait pas de voir le jour du fait de sa situation géographique. La notion d'équilibre des puissances telle que formulée chez Spykman permit ainsi de subsumer le déterminisme géopolitique sous une approche systémique de la politique internationale. Cette élaboration conceptuelle – doublée d'un fort statocentrisme – permit à Spykman de neutraliser les influences des discours racistes et eschatologiques des premières formulations géopolitiques sur l'Asie.

Au sein de son cadre logique à finalité prospective, sa représentation de la Chine fut pourtant d'une remarquable continuité avec celle de Mahan : vaste territoire possédant une large ouverture maritime, ce pays, fort de sa population massive, était *naturellement* enclin à se développer et à rompre tous les équilibres politiques établis autour de lui. La subsistance de ces vérités intangibles dans la géopolitique moderne permit la constitution d'une représentation fixe et anhistorique de la Chine comme recelant les propriétés *naturelles* d'une puissance menaçante. Car, la Chine possédait – à son corps défendant – tous les attributs d'une grande puissance. Son émergence n'était qu'une simple question de temps. Sa qualité menaçante quant à elle revêtait plusieurs formes : qu'elle soit eschatologique (car appréhendée en termes de races et de civilisation) chez Mahan, ou purement géographico-étatique chez Spykman, la sécurité des Etats-Unis passait pour ces auteurs par une stabilisation de la situation (c'est-à-dire le maintien du *statu quo*) en Asie. Comme le soulignait Spykman en 1942:

¹³ Voir notamment Nicholas Spykman, *America's Strategy in World Politics. The United States and The Balance of Power*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1942, p. 11-40.

¹⁴ Nicholas Spykman, *The Geography of the Peace*, p. 6-7. Voir aussi Nicholas Spykman, *America's Strategy in World Politics*, p. 231-264, sur la nécessité pour les Etats-Unis de mener une lutte idéologique par le biais de la propagande et de la contre-propagande en Amérique du Sud.

« Une Chine moderne et militarisée de 400 millions d'habitants sera une menace pour le Japon, mais aussi pour la position des puissances Occidentales dans la Méditerranée asiatique. La Chine sera une puissance continentale aux dimensions considérables contrôlant une vaste section du littoral de cette mer centrale. (...) Quand la Chine deviendra puissante, son infiltration économique actuelle dans la région prendra indubitablement des dimensions politiques. Il est tout à fait envisageable qu'un jour cette étendue d'eau soit contrôlée non pas par une puissance maritime britannique, américaine ou japonaise mais par la puissance aérienne chinoise. »¹⁵

La montée en puissance de la Chine n'était pas seulement plausible, elle était désormais probable. Dotés d'instruments capables de nourrir une prospective fine, les stratèges étasuniens – obéissant au mouvement global du rationalisme behavioriste – semblaient désormais capables d'isoler et d'anticiper les règles comportementales des Etats.

3- Maîtriser la *Fortuna* : le réalisme offensif de Mearsheimer

Participant à un processus scientifique cumulatif, où les connaissances s'affinent sur la base de régularités empiriquement constatées, les postulats fondamentaux du réalisme n'ont cessé d'être reconnus comme les principes élémentaires de compréhension de la réalité internationale. La logique de l'action étatique étant dévoilée par les théories fondatrices, les analyses se concentrèrent dès lors sur les modalités de l'action et les évolutions factuelles selon une logique prédéfinie et universalisée. C'est ainsi que toutes les analyses (néo)réalistes contemporaines adoptent comme point de départ des grilles d'analyses dont il ne leur appartient pas de questionner la validité¹⁶.

Dans tous les cas, l'étude de la menace chinoise fut scrupuleusement débarrassée de ses scories apocalyptiques au profit d'une neutralisation scientifique fondée sur des règles universelles qui essentialisent (ou *systémisent*) la nature même de cette menace. Pourtant, la patine positiviste laissa parfois entrevoir l'éclat originel d'un antagonisme séculaire, et la certitude en l'aspect irrémédiable de la menace favorisa chez certains auteurs un retour à des explications bien peu conformes aux critères de scientificité affichés dans le champ¹⁷.

L'un des exemples les plus marquants de cette persistance se retrouve dans les travaux de John Mearsheimer et particulièrement dans son ouvrage *The Tragedy of Great Power Politics*¹⁸. Initiateur du « réalisme offensif », Mearsheimer fonde son analyse sur la théorisation de Waltz à partir de laquelle il développa une réflexion sur l'inévitabilité de la

¹⁵ Nicholas Spykman, *op. cit.*, p. 469.

¹⁶ Voir l'article de Aaron L. Friedberg, « The Future of U.S.-China Relations. Is Conflict Inevitable ? », *International Security*, vol. 30, n° 2, automne 2005, p. 7-45.

¹⁷ Cette certitude autorise aussi les effets d'annonce et les affirmations péremptoires du type : « *The U.S.-China rivalry has become the dominant foreign policy problem, not only for each nation, but also for the world in this century.* » ; Ronald L. Tammen et al., *op. cit.*, p. 153.

¹⁸ John J. Mearsheimer, *The Tragedy of Great Power Politics*, New York, W. W. Norton & Company, 2001.

guerre dans les rapports entre grandes puissances. Après un détour historique destiné à démontrer la solidité empirique de ses postulats, son travail consista à définir les raisons d'une ascension belliciste de la puissance chinoise. Conformément au point de vue réaliste, le développement d'une puissance ne pouvait s'effectuer qu'au détriment des puissances existantes. Cette vision en termes de gains relatifs est, comme nous l'avons vu, historiquement inscrite chez les réalistes et les premiers géopoliticiens pour qui les ressources sur la scène internationale n'existaient qu'en quantité limitée, ce pour quoi il était nécessaire de lutter afin de les posséder. Mearsheimer articula son raisonnement sur cinq postulats élémentaires de la scolastique réaliste qui favorisèrent chacun le retour d'argumentaires symboliquement surchargés quant aux périls émanant de Chine¹⁹. Mearsheimer utilisa ainsi deux arguments majeurs afin de soutenir son appréhension de la menace chinoise : le premier reposa sur une utilisation très particulière des données relatives à l'économie chinoise et le deuxième sur une réactualisation géopolitique de la « puissance du nombre ».

Conformément à la prépondérance accordée aux facteurs géographique et militaire dans son analyse, la dimension économique n'avait d'importance que dans la mesure où elle exerçait une influence mécanique sur la capacité militaire des Etats. Autrement dit, la croissance économique d'un Etat sert à développer ses capacités militaires ce qui, *de facto*, accroît sa puissance. Si la simplicité de cette relation a souvent été contestée, elle ne fait aucun doute pour Mearsheimer qui, sur le fondement de cette affirmation, développe un raisonnement dans la droite lignée de ceux de Mahan et Spykman. Sa prospective fut la suivante : si la Chine se modernisait jusqu'au point où son Produit national brut (PNB) par habitant finisse par atteindre celui de la Corée du Sud aujourd'hui, alors la Chine aurait un PNB supérieur à celui du Japon actuellement ; si elle n'avait ne serait-ce que la moitié du PNB par habitant de celui du Japon, son PNB serait quatre fois supérieur au PNB nippon, bref : « *Si la Chine possédait le même PNB que la Japon, la Chine serait dix fois plus prospère que le Japon parce que la Chine possède une population dix fois supérieure au Japon* »²⁰. Appliquée aux Etats-Unis, la prospective était encore plus effrayante : « *Si le PNB par habitant de la Chine était équivalent à la moitié de celui du Japon, son PNB global serait approximativement 2,5 fois supérieur à celui des Etats-Unis. (...) Bref, la Chine a le potentiel pour devenir une puissance bien plus considérable que les Etats-Unis* »²¹. La validité de cette projection linéaire d'un rudimentaire alarmant ne repose chez Mearsheimer que sur un présupposé théorique – le rapport mécanique entre économie et puissance – auquel vient se rajouter une dimension bien connue du « péril jaune » : celle de la masse de population comme facteur de puissance.

L'essentiel de cette prospective ne repose pas tant sur la modernisation de la Chine que sur un rapport maîtrisé par les contempteurs du « péril jaune » entre la population chinoise et la puissance de son armée. Comme le souligne Mearsheimer: « *La Chine serait non seulement bien plus prospère que n'importe lequel de ses rivaux asiatiques, mais l'avantage procuré par son immense population lui permettrait de lever une armée bien plus*

¹⁹ Ces postulats sont respectivement : 1) le système international est anarchique 2) les grandes puissances sont celles qui possèdent la capacité militaire de nuire ou de détruire les autres puissances 3) les Etats ne peuvent jamais être certains du comportement des autres Etats 4) la survie constitue l'ambition fondamentale de chaque Etat 5) ces Etats sont des acteurs rationnels. *Ibid.* p. 30-32.

²⁰ John J. Mearsheimer, *op. cit.*, p. 398.

²¹ *Ibid.*

puissante que celles du Japon ou la Russie »²². Cette prépondérance du facteur démographique dans l'estimation de la puissance est centrale chez Mearsheimer et sa description de l'équilibre des puissances en Asie est symptomatique de l'aspect menaçant qu'il perçoit dans le nombre de Chinois existants. Comparées à la Russie et au Japon dans un tableau synoptique qui recoupe sous le label de « potentiel de puissance » le PIB et la population et sous le label « puissance actuelle » la taille de l'armée (en hommes) et le nombre de têtes nucléaires, les données concernant la Chine apparaissent comme disproportionnées au regard des autres pays²³. Mais plus que les données elles-mêmes, c'est le choix des critères qui démontre toute l'architecture logique de la pensée de Mearsheimer et le poids chez lui de l'héritage géopolitique tamisé par l'ontologie réaliste²⁴. Ici encore, le rapport entre population et puissance militaire est réduit à une relation mécanique comme si tous les Chinois étaient des soldats en puissance. Ainsi, au terme de cinquante années d'évolutions conceptuelles dans la discipline, Mearsheimer réhabilite les appréhensions classiques de Mahan et Spykman en déclarant simplement que :

*« En fait, la population chinoise est presque dix fois plus importante que celle du Japon. (...) De ce fait, il serait quasiment impossible au Japon de bâtir une armée plus puissante que celle de la Chine. »*²⁵

De ce fait, il en découle logiquement pour lui que :

*« Ce qui rend une future menace chinoise aussi inquiétante c'est qu'elle puisse être bien plus puissante et dangereuse que la plupart des hégemons potentiels que les Etats-Unis ont affronté au cours du XXe siècle. »*²⁶

Aussi, la différence fondamentale entre ces approches ne repose pas sur la logique de l'antagonisme latent entre les Etats-Unis et la Chine que sur les déterminants de cette opposition. Alors que chez Spykman, les causes de la prédominance probable de la Chine reposaient sur des considérations géopolitiques doublées d'un déclin de la puissance japonaise, Mearsheimer, à la suite des avancées de la conceptualisation réaliste et sur les principes intangibles de l'ontologie rationaliste, fonde cet antagonisme sur un déterminisme structurel fondateur qui lui permet d'affirmer que :

« Une Chine prospère ne serait pas une puissance acceptant le statu quo mais un Etat agressif déterminé à obtenir une hégémonie régionale. Ceci pas en raison de quelques ambitions tordues, mais parce que la meilleure

²² *Ibid.*, p. 400.

²³ *Ibid.*, p. 383..

²⁴ L'inscription de la pensée de Mearsheimer dans la lignée des débats entre géopoliticiens du siècle dernier est soulignée par Robert J. Art qui, à son tour, retourne vers Spykman pour éclairer le débat contemporain entre les réalistes offensifs et défensifs et analyser le statut de « offshore balancer » des Etats-Unis. Voir Robert J. Art, « The United States, The Balance of Power, and World War II : Was Spykman Right? », *Security Studies*, vol. 14, n° 3, juillet-septembre 2005, p. 365-406.

²⁵ John J. Mearsheimer, *op. cit.*, p. 396. Ce qui rejoint parfaitement la conclusion de Spykman: Nicholas Spykman, *America's Strategy in World Politics. The United States and The Balance of Power*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1942, p. 133.

²⁶ *Ibid.*, p. 401.

manière pour n'importe quel Etat de maximiser ses chances de survie est d'être l'hégémon dans sa région. »²⁷

L'absence de perception « d'ambitions tordues » (*wicked motives*) de la part de la Chine s'explique chez Mearsheimer par le refus de prendre en compte les variables culturelles ou domestiques soulignant la spécificité des Etats et sur lesquelles fleurirent les principes essentialistes articulés sur le caractère propre de chaque unité. L'appareil logique du néoréalisme, en déplaçant le principe des conflits à un niveau structurel, a certes neutralisé – ou banalisé – la menace chinoise en en faisant le produit du système international, mais cette mise à distance conceptuelle n'a jamais signifié une appréhension neutre de la Chine, dégagée des présupposés fondamentaux de la discipline et des représentations produites par un siècle d'appréhensions menaçantes. Ce déplacement du principe de l'antagonisme, que les réalistes perçoivent comme une avancée marquante dans l'élaboration scientifique de la discipline, n'a en rien modifié l'horizon logique de la perception de la Chine.

Conclusion

L'élaboration graduelle du réalisme à travers sa séquelle « néo », selon une méthode analytique systémique et quantitative, a permis une nouvelle forme de domestication de la menace chinoise cette fois énoncée sous l'aspect d'une conséquence de régularités universelles. Alors qu'un auteur comme Morgenthau concevait l'équilibre des puissances comme une configuration contingente, Waltz en a fait une règle rationnelle donnant à un ensemble de principes connexes les dehors de l'universalité la plus irrésistible. Et c'est à partir de ce fondement que s'élaborèrent des analyses comme celles de Mearsheimer.

Les premiers discours élaborés sur la Chine étaient éminemment *politiques*. Qu'ils aient été produits par les missionnaires, les marchands ou les premiers émissaires du gouvernement américain, l'ensemble de ces points de vue s'inscrivait dans une relation de pouvoir et de domination très prononcée en faveur des Occidentaux. La Chine, politiquement faible et partiellement soumise aux velléités impérialistes, fut couramment perçue comme un géant impotent qu'il fallait soit achever, soit transformer. Historiquement, les premières considérations modernes sur la Chine aux Etats-Unis furent ainsi produites par des acteurs entretenant un rapport politique avec cette dernière.

En d'autres termes, la connaissance de la Chine a toujours revêtu un intérêt politique. Mais plus encore, l'intérêt pour une connaissance politique de la Chine a historiquement précédé et formaté l'intérêt pour une connaissance scientifique.

Certes, il est indiscutable que les méthodes et les concepts destinés à étudier cet objet ont considérablement évolué et se sont autant affinés que complexifiés au cours des dernières décennies sous l'impulsion des questionnements épistémologiques du champ. La construction argumentative des discours de Mahan et de Mearsheimer n'est en rien similaire, les moyens scientifiques dont dispose ce dernier (informations, données, conceptualisations, recul historique) imposant une différence incontournable au niveau de la méthode. Pourtant, au-delà des élaborations, l'horizon logique demeure. Sous la forme, le fond persiste. La latence de cet antagonisme est actuellement recouverte d'un voile nomologique qui tend à occulter

²⁷ *Ibid.*, p. 402.

l'historicité des relations politiques entre la Chine et les Etats-Unis. En d'autres termes, si les RI américaines produisent aujourd'hui un savoir sur la Chine exclusivement articulé autour de la problématique de la menace, ce serait bien moins en vertu de l'histoire de leurs relations politiques (et des principes formatifs qui en résultent), que d'une loi universelle et anhistorique de l'équilibre des puissances.

En revenant sur les conditions de formation et de formulation historiques des principes de conceptualisation de la Chine comme une menace en RI, nous avons vu comment ceux-ci obéissent d'abord à des ambitions politiques avant de recéler une ambition explicative, voire scientifique quand ils furent importés dans un champ particulier de production du savoir.

En découvrant la nature fondamentalement politique des formulations conceptuelles sur la Chine et les variations historiques (ruptures, réinventions) de ces discours, nous avons tenté de nuancer l'universalisme anhistorique dont ils sont usuellement parés. En dénaturalisant *ce qui est* par la démonstration de *ce qui a été*, nous avons voulu insister sur une dimension occultée des rapports de pouvoir dans les relations internationales : celle du savoir et de l'imposition de principes de vision et de division légitimes du monde dans lequel nous agissons. Dire et prescrire sur le monde social n'est jamais un acte gratuit ou désintéressé. Quand les discours émanent d'un champ de spécialistes auxquels fut historiquement conféré ce droit, l'illusion de la neutralité scientifique cède sous la pression de la spécificité politique.